Demeure, ainsi que le relève N. Tomiche dans une passionnante préface, l'intérêt d'un essai qui parvient à croiser habilement les images romanesques de la femme avec le sort peu enviable que lui réservent les lois religieuses et les conventions humaines — celles-ci beaucoup plus que celles-là, à en croire l'auteur — des sociétés musulmanes, et c'est avec d'heureuses nuances que F. A.-A. met la dernière main à un portrait fidèle du patriarche et à un compte rendu admiratif de sa réussite littéraire.

Dominique MALLET
(Université de Bordeaux III)

ʿAbd Allāh AL-BARADDŪNĪ, *Funūn al-adab al-šaʿbī fī 'l-Yaman*. Ṣanʿā' (?), 1981. 24 × 17 cm., 598 p.

Avant les treize pages d'errata (!) qui clôturent le volume, une page publicitaire nous apprend que M. al-Baraddūnī a écrit en dix ans sept recueils de poèmes qu'il a réunis en deux volumes en 1979. A la date de 1981, il avait édité trois études sur la poésie arabe et la littérature populaire yéménite, et trois autres se trouvaient sous presse en 1981. Grâce à Christian Robin, que je remercie ici, j'ai pu compléter quelques lacunes de mon information sur le Yémen et sur ce chercheur yéménite — et, notamment, apprendre que ce n'est pas un universitaire mais un érudit, aveugle et solitaire, passionné de littérature.

N'étaient les allusions à l'histoire contemporaine, l'emploi de quelques néologismes et la place accordée au nationalisme, on croirait avoir affaire à l'œuvre d'un *adīb* du Moyen Age. L'économie générale de l'ouvrage appellerait bien des réserves de la part d'un lecteur exigeant : les répétitions sont nombreuses et une question donnée n'est jamais traitée une fois pour toutes, on y revient dans plusieurs chapitres, sans crier gare. Ainsi le chapitre V intitulé « Les chants populaires » semble d'abord ne devoir traiter que de thèmes de chansons, mais, dans la deuxième partie, il passe en revue deux nouveaux types de chants qui n'avaient pas été évoqués dans les deux chapitres précédents dont on aurait pu croire qu'ils faisaient le tour de la typologie yéménite en la matière. Mais, surtout, il apparaît regrettable de ne trouver nulle part une étude systématique des caractéristiques dialectales yéménites. Si l'on sait s'armer de patience, on glanera des informations intéressantes — surtout en lexicographie. La présence d'un mot peut attester l'origine d'un document folklorique. Ainsi à propos du *qāt*, cette plante à effet euphorisant si appréciée là-bas : la botte de ces branches s'appelle *zarba* (pl. *zirab*) à Maġrib ʿAns et Utma, alors qu'elle prend le nom de *rabṭa* ou *marbaṭ* à Ṣanʿā', Ḏamār et Yarīm, et est désignée par *kalwāt* autour de Taʿizz (p. 173). On regrettera également l'absence de tout exposé un peu étoffé sur les rythmes en vigueur et, le livre refermé, on se demande ce qui peut bien fonder la distinction faite ici entre chansons rurales et chansons citadines. Cependant ce livre est utile et, pour en rendre compte, on regroupera l'information qu'il apporte sous trois rubriques : contes, poésies et chansons, proverbes.

* * *

Les contes. L'auteur n'en a pas fait une recension personnelle. Ceux dont il parle, il les emprunte à un recueil paru vers la fin des années cinquante : *Ḥikāyāt wa-asāṭīr yamaniyya* de ʿAlī Muḥammad

BCAI 4 (1987) ʿA.A. al-Baraddūnī: Funūn al-adab al-šaʿbī fī 'l-Yaman, recensé par Ch. Vial
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

ʿAbduh. On retiendra peu de chose de ses propositions de datation (une fourchette de 400 à 50 ans avant l'époque actuelle pour le conte de Wasīla, p. 36!). On n'est pas très convaincu non plus que les contes d'« analphabètes » soient ceux qui parlent de la terre, de litiges et de guerre, tandis que ceux où il est question de djinns et d'envoûtement seraient dus aux *fuqahāʾ*. En revanche, ce qui est dit des contes eux-mêmes ne manque pas d'intérêt. La terre, les djinns, l'amour, inspirent des récits qui en évoquent d'autres (Barbe bleue, le Petit Poucet, Œdipe) mais qui, en même temps, rendent un son original, ne serait-ce que par cette habitude de donner un nom au lopin de terre suivant sa forme (p. 18). La femme, remarque l'auteur, joue un rôle essentiel dans la transmission des récits et peut-être même dans leur confection; or les héroïnes de ces aventures fantastiques ont rarement le beau rôle, à l'exception des mères. Alors qu'on ne trouve qu'un nom pour l'ogre (Ǧarǧūf), l'ogresse — et plus généralement la « sorcière » — est évoquée sous des noms différents suivant les régions et son apparence physique (Daǧrā, Ḥabdāʾ, Ṣayyād, Umm al-ṣibyān).

On rattachera à cette partie concernant les contes les monographies que l'auteur consacre à deux personnages historico-légendaires. Aḥmad Ibn ʿAlwān aurait vécu au 7e/13e s., époque troublée où ce mystique aurait choisi de prendre la défense du peuple opprimé et torturé au lieu de s'occuper de son seul salut; il devait devenir le héros de contes extraordinaires; certains groupes de guérisseurs — les ʿAlwaniyyūn — se réclament de lui, tandis que, d'une façon générale on fait appel à lui quand on a perdu quelque chose (cf. St Antoine de Padoue). Le « Sage du peuple », ʿAlī b. Zāyid, est un personnage encore plus mythique, puisqu'on ne peut savoir quand ni où il vivait; on lui attribue de nombreux poèmes ou dictons en vers — souvent des proverbes agraires — qui sont à l'origine d'anecdotes qu'ils sont censés illustrer. On pense évidemment à Hésiode, *Les travaux et les jours;* le chercheur russe Anatoli Agaritchev a recensé et publié tout ce qu'on place sous le nom de B. Zāyid.

* * *

Poésies et chansons. Considérations thématiques, rythmiques, ethnologiques, politiques, se mêlent. Le plus simple est de donner successivement les différents types recensés.

— *zāmil* (pl. *zawāmil*). A la suite d'un incident quelconque, un individu (qu'on appelle *baddāʿ* = l'inventeur, le créateur) compose deux ou trois hémistiches (le *zāmil*) que les autres personnes présentes apprennent. Quand le meneur de jeu estime le moment venu, il donne le départ d'une déclamation à plusieurs voix, divers groupes brodant sur le thème donné. Il s'agit d'une poésie guerrière à l'origine, puis d'une poésie politique; finalement le *zāmil* sert également à animer certains rassemblements (célébration de mariages).

— *mahǧal.* Cette appellation est valable dans le centre, tandis que dans le nord on parle de *maġrad,* dans le Tihāma de *mahyad,* et de *tahyīd* chez les nomades. Comme dans le cas du *zāmil,* ce chant, entraînant, accompagne la guerre, un déplacement (retour du pâturage ou d'un voyage), un travail agricole (pendant les mois de *ʿallān* = saison verte, les femmes fauchent le fourrage et les hommes travaillent dans les champs de maïs), la construction. Des groupes se répondent, le rythme des chants dépendant de la nature de l'occupation. A l'origine

BCAI 4 (1987) ʿA.A. al-Baraddūnī: Funūn al-adab al-šaʿbī fī ʿl-Yaman, recensé par Ch. Vial
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

quelqu'un — qu'on appelle *hāǧil* — improvise deux hémistiches, puis ses compagnons chantent en chœur un refrain très court, le *hāǧil* répète les deux hémistiches, etc... Le contenu du *mahǧal* n'est pas forcément en rapport avec une activité agricole, il peut être inspiré par un fait d'actualité.

— *dūdhiyya.* A l'origine c'est le nom d'une jeune fille de la haute société qui avait « fauté » avec son cousin; l'Imām avait dû intervenir personnellement pour la punir; l'imagination et la verve populaires se sont emparées du fait divers pour flétrir l'immoralité de la classe possédante. Les chants n'ont pas plus de trois hémistiches et le refrain est toujours : *amān yā nāzil al-wādī amān.*

— *mahyad.* Lors d'un décès les femmes chantent le *nawāḥ* et les hommes le *tahbīl.* C'est après la période de condoléances que l'on chante le *mahyad.* C'est en général un chant collectif, mais il en existe une variante individuelle qui est interprétée soit dans un lieu retiré soit pendant un travail bruyant qui masque un peu la voix de l'exécutant. Ce goût du mystère se retrouve aussi dans les paroles, car les circonstances de la mort et l'identité du défunt peuvent être laissées dans le vague. Mais le *mahyad* concerne aussi bien d'autres circonstances (voir ce qui a été dit à *mahǧal*).

— *bālah.* Chant de noce ou de réjouissance. Un tambourinaire ou un joueur de flûte joue un prélude, puis un chanteur chante trois vers introductifs qui seront repris par des cercles de 20 à 30 personnes, puis des poètes se présentent et, à tour de rôle, improvisent en une sorte de joute (*mušāʿara*) en conservant la rime donnée par le premier poète. Ce « jeu d'*al-bālah* » peut durer deux heures, et il arrive que les choses se gâtent quand les poèmes tournent à la satire.

— quatre autres chants sont rapidement évoqués à l'occasion du chapitre consacré à un célèbre poète compositeur yéménite : Muṭahhar al-Iryānī dont la chanson *Yā dāyir al-ḫayr,* inspirée par les chants de moisson, est considérée comme le « tube » des années 70. Ce sont *al-razfa al-ḥāšidiyya* et *al-ʿīdiyya al-ʿansiyya* (rythmes guerriers), *luʿbat al-qamar* (danse et chant), *uġniyyat al-ḥāl* (chants échangés entre parents de la mariée et invités au mariage).

* * *

Les proverbes. On leur a consacré près de 200 pages, donc environ le tiers du livre. Mais il est malaisé d'en parler, car c'est la partie la moins précise, celle où la fantaisie et la naïveté de l'auteur se donnent le plus libre cours. Il expose sa philosophie de la vie qu'il émaille de proverbes. Ceux-ci sont cités et glosés dans le cadre de questions attendues (femme, fortune, courage et lâcheté) ou de considérations plus insolites (la rumeur, commencements et fins, qualité et quantité). Même si l'une des rubriques a un titre prometteur (« l'authentique et le rapporté »), jamais on ne peut être assuré que les maximes présentées sont effectivement yéménites. Apparemment celles d'entre elles qui pourraient l'être sont probablement nettement moins nombreuses que celles qu'on trouverait dans n'importe quel recueil classique de proverbes arabes. D'ailleurs, sur le Yémen, on peut se référer à *al-Amṯāl al-yamaniyya* d'Ismāʿīl b. ʿAlī al-Akwaʿ, 1re éd. 1968, Dār al-Maʿārif, Le Caire, 2e éd. 2 vol. 1985.

Charles VIAL
(Université de Provence)

BCAI 4 (1987) ʿA.A. al-Baraddūnī: Funūn al-adab al-šaʿbī fī ʿl-Yaman, recensé par Ch. Vial
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Muṣṭafā Fāsī, *al-Baṭal fī 'l-qiṣṣa al-tūnusiyya ḥattā 'l-istiqlāl.* Alger, 1985. 24 × 15,5 cm., 528 p.

L'auteur, Algérien, a d'abord obtenu à l'Université d'Alger un DEA pour une étude sur la nouvelle tunisienne. Mais c'est à l'Université de Damas qu'il a présenté, pour le doctorat, sa thèse sur « Le héros dans la nouvelle tunisienne jusqu'à l'indépendance », avant d'éditer son livre à Alger.

La préhistoire de la nouvelle tunisienne semble commencer vers 1910 : un article didactique, la reprise pure et simple d'une nouvelle de l'Egyptien Manfalūṭī dont le nom n'est pas mentionné, la reprise d'une nouvelle du Libanais Ǧabrān — dont le nom est indiqué cette fois — et, un peu plus tard, deux récits tunisiens glorifiant les victoires remportées par les Turcs sur les Arméniens et les Grecs. En réalité, il n'y a rien de valable qui soit publié avant 1930. On note simplement que les Tunisiens, grâce aux revues, découvrent romanciers et nouvellistes aussi bien européens (Boccace est lu en traduction dès 1862) qu'arabes orientaux.

Les nouvellistes des années trente sont à rattacher à une revue *al-ʿĀlam,* qui prendra ensuite le nom de *al-ʿĀlam al-adabī.* Les Zīn al-ʿAbidīn al-Sanūsī, ʿAbd al-ʿAzīz al-Waslātī, ʿAbd al-Ḫāliq al-Bašrūš, Muṣṭafā Ḫurayyif, al-Tīǧānī Ben Sālim et, à partir de 1935, Muḥammad al-ʿUraybī, y font leurs premières armes. Tous ces écrivains sont en même temps critiques littéraires. Mais dans ce domaine de la critique c'est ʿAlī al-Dūʿāǧī qui apporte réellement un souffle nouveau. Il se moque des « vieilles lunes », les Egyptiens al-Māzīnī, Taymūr, Lāšīn, et se range aux côtés des étoiles montantes de l'époque : les Libanais ʿAwwād et Taqiyy al-Dīn, et dit le plus grand bien de son compatriote ʿAbd al-Raḥmān al-Fārisī (l'auteur de *ʿAmmī Būšnāq*).

Cette revue a vraiment été une école de la nouvelle de 1930 à 1932. Puis d'autres périodiques prennent le relais comme *al-Zamān,* où le mordant Maḥmūd Bayram al-Tūnisī a une rubrique appréciée; et, après la libéralisation des publications après 1936 (Front Populaire), bien des revues paraissent où nouvelles et critiques sont publiées, la plupart étant animées par la frondeuse association *Taḫt al-sūr.*

Pendant la deuxième guerre mondiale, un seul nom émerge, celui de Maḥmūd al-Masʿadī pour ses « nouvelles philosophiques, existentialistes » (p. 122). A la veille de l'indépendance, il faut mentionner al-Ṭāhir Qīqā, Muḥammad Faraǧ al-Šāḏilī, ʿAbd al-Wāḥid Brāham, Muṣṭafā al-Fārisī, al-Tayyib al-Takrītī. Et si l'on veut être tout à fait complet, on ajoutera ce que M. Fasi appelle des « essais de récits » édifiants (ʿAyyāš Muʿarraf) ou populaires (Muḥammad al-Marzūqī) ou humoristiques et caricaturaux (ʿAbd al-Razzāq Karbāka) ou à base de faits divers (l'avocat Maḥmūd al-Bāǧī).

Les 400 pages qui suivent étudient l'apport de ces écrivains pour donner vie littéraire à six modèles de héros : le réformateur, le bédouin, le romantique, le réaliste, le nationaliste, l'existentialiste. Toutes les nouvelles ont été dépouillées avec soin, l'auteur essayant de mesurer l'intérêt thématique, les qualités — et les défauts — techniques. On ne saurait sous-estimer l'intérêt de ce travail qui porte sur des textes aujourd'hui épuisés ou d'accès difficile. Mais cette méthode présente des inconvénients : l'éparpillement, le risque de répétitions, la difficulté de situer textes

BCAI 4 (1987) 'A.A. al-Baraddūnī: Funūn al-adab al-ša'bī fī 'l-Yaman, recensé par Ch. Vial
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net